

Rosh HaShana 2008 du rabbin Tom Cohen Kehilat Gesher

J'ai lu cet été un livre de Rabbi Richard Israël, l'ancien directeur du Hillel de l'université de Brandeis, qui a été publié, il y a plusieurs années. Le titre avait attiré mon attention : « *Les Cochons cashers et autres curiosités de la vie juive moderne* ». Rabbi Israël y raconte l'histoire d'un juif orthodoxe pratiquant qui attrape une maladie très rare... une maladie qui, selon l'avis de ses médecins, ne peut être soignée qu'en mangeant du porc.

Bien sûr, la loi juive traditionnelle dit que pour sauver une vie, toutes les lois peuvent – et même doivent – être transgressées. Mais cela n'était pas suffisant pour cet homme particulièrement pieux. Bien qu'autorisé à manger du porc, il décida de faire en sorte qu'au préalable, le cochon soit abattu rituellement.

Il amena donc l'animal au *sho'Het* local, lui expliqua la situation, lui montra les certificats médicaux et une lettre de confirmation signée par son rabbin. Le *sho'Het* alla chercher, en soupirant, un couteau spécial, un couteau qui ne serait utilisé pour aucun autre animal *casher*. Il était un petit peu nerveux, mais après tout, mince, il n'avait encore jamais abattu de cochon ! Il finit par se ressaisir et hop, il tua l'animal.

Alors, comme il est de coutume, il examina les poumons de la carcasse pour voir si ils étaient endommagés ou pas, et si la viande pouvait être considérée *glatt* – littéralement, « lisse ». Sauf qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il cherchait ! Il finit par se gratter la tête, perplexe, et conclut que les poumons étaient intacts. « Alors, *nou*, demanda l'homme, est-ce que le cochon est *casher* ? » Le *sho'Het* fixa l'animal quelques instants, se tourna lentement vers l'homme et finit par dire : « oui, il est *casher*, mais *bubeleh*, c'est toujours un porc ! »

(Permettez-moi de préciser aux américains qui se trouvent parmi nous ce soir, qu'il n'y ait pas de malentendus, que ce discours n'est ni une allusion ni un commentaire quelconque sur la campagne présidentielle actuelle aux USA).

Des cochons *cashers*. La vie juive moderne en est remplie. Des petites inconsistances que nous voyons à peine, mais qui sont là, et qui en disent long sur nous.

Quelques exemples donnés par Richard Israël dans son livre et auxquels n'importe quel rabbin pourrait s'identifier :

« Rabbi, nous allons dîner chez des amis qui utilisent du saindoux comme matière grasse. Nous mangeons *casher*, mais nous ne voulons pas lui faire de la peine. Donc après le dessert, est-ce qu'on a le droit de mettre du lait dans notre café ? »

ou : « Rabbi, je vais bientôt épouser une catholique. Je sais que vous ne pouvez officier à cette cérémonie, mais j'aimerais savoir si nous avons le droit de se marier la semaine après Pessah ou si nous devons attendre que Lag Ba'Omer soit passé ? »

Autre exemple, plus subtil : « Un pêcheur professionnel californien appelle son rabbin pour voir s'il était *casher* d'utiliser un calamar comme appât lorsqu'il va pêcher. Du point de vue du droit juif, je trouve cette question très intéressante : puisque les calamars n'ont ni arrêtes ni écailles, ils ne sont pas *cashers*, mais est-ce qu'ils affectent la *casheroute* du poisson ainsi pêché ? Le seul problème nous dit rabbi Israël, c'est que le pêcheur a appelé son rabbin un samedi matin pour lui poser la question ! Ici le cochon *casher* est de savoir si appeler le matin du shabbat doit pouvoir empêcher quelqu'un de poser une question sur un point de la loi juive ? Et qu'en est-il du rabbin qui répond : est-ce que ça doit l'empêcher lui de prendre une décision légale ?

On pourrait appeler ça : le mystère de la vie juive moderne.

Plus près de ma vie quotidienne, le rabbin Pauline Bebe raconte l'histoire du début de ses études rabbiniques à Londres. Elle avait rencontré un étudiant qui mettait ses *tefillines* tous les jours mais fumait le cigare le shabbat, un autre qui n'avait aucun problème pour commander un sandwich jambon-fromage le midi mais qui insistait pour s'arrêter avant de manger afin de pouvoir dire la bénédiction du *Hamotsi* – y compris au restaurant.

Elle raconte l'histoire non pas pour dire que ces gens sont hypocrites mais plutôt, pour expliquer comment, si certaines parties des lois du shabbat ou de la *casheroute* ne parlaient pas à ces étudiants, d'autres en revanche avaient une grande influence sur eux et, à l'arrivée, sur leurs actions. Au final, c'est une leçon de tolérance de savoir qu'un bon juif ne peut pas être évalué en fonction de s'il porte les *tsitsit*, si son régime alimentaire est tip-top *casher* ou si il prie. Un bon juif, c'est un juif qui se bat constamment pour être un meilleur juif.

La vérité, c'est que certains parmi nous mangent *casher* chez eux, mais pas à l'extérieur. Certains observent le shabbat et ne travaillent pas, d'autres l'honorent en se rendant à la synagogue. Il y a ceux d'entre nous qui ne pratiquent ni les lois alimentaires ni les lois du shabbat mais qui ne mangeraient du pain à Pessah pour rien au monde ou qui sautent sur chaque occasion pour soutenir Israël en public. Certains ne suivent aucun rituel mais ne conçoivent pas d'acheter une voiture allemande ou d'écouter un opéra wagnérien.

Nous pourrions rire à l'énoncé de ces contradictions apparentes, nous pourrions même dire que c'est hypocrite, mais si d'hypocrisie il s'agit, il nous faudrait n'être rien d'autre.

« Hypocrisie » vient du grec « hypókrisis », mot qui voulait dire à l'origine « jouer un rôle », au sens de prétendre être ce que l'on n'est pas. Ce n'est que bien plus tard que le terme s'est teinté de l'idée de fausseté et de tromperie. Jouer un rôle. C'est à travers cette définition que, je pense, un peu d'hypocrisie n'est peut-être parfois pas mauvais. Après tout, ce n'est pas la pire des choses que prétendre parfois, jouer ce que nous ne croyons, pensons ou ressentons pas (encore).

Lorsque je prie par exemple : la vérité, c'est que parfois, je n'ai pas envie. Et même lorsque j'ai envie, je ne suis jamais d'accord avec tous les mots que je prononce. Mais pour autant, je dis ces mots, encore et encore, et j'aide même les autres à prier et, d'une certaine façon... parce que je suis resté ouvert à ce que peut amener la prière, parce que j'ai gardé un certain niveau de fluidité dans ma prière et dans les textes, il arrive un moment où les mots me révèlent leur sens les plus secrets, un moment où tout se met en place en moi. Cela arrive.

Dans la vie, beaucoup d'entre nous ont peur d'être appelé hypocrites, si bien que la plupart du temps nous choisissons le chemin le plus facile et nous ne faisons rien. Nous finissons par ne prendre aucun risque. Nous finissons par attendre trop peu de nous-même – et malheureusement, le résultat, c'est que nous sommes rarement déçus !

Et pourtant, si vous prenez le temps d'y penser, être hypocrite signifie en fait que vous vous êtes fixé des buts élevés et vertueux... même si vous ne vivez pas toujours à leur hauteur. En ce qui me concerne, je préfère procéder ainsi et échouer de peu, que de ne me fixer aucun standard élevé.

Peut-être qu'un meilleur terme ce soir serait de parler d'incohérence. Nous ne sommes pas cohérents, cela fait partie de notre nature humaine. Et une partie du travail qui nous attend durant ces fêtes va être de reconnaître et de prendre conscience des incohérences qui sont dans nos vies – pour essayer, bien sûr, de nous améliorer.

Parce que nous sommes imparfaits, nous nous verrons agir, parfois, de façon imparfaite les uns avec les autres. Il est alors de notre responsabilité de le reconnaître et de nous excuser. C'est un acte de gentillesse de dire « je suis désolé » et de faire le vœu de ne pas répéter cet acte. Ce qui s'applique à notre famille, à notre cercle d'amis et à notre famille synagogale tout autant.

Et pourtant, en cherchant à nous améliorer, souvenons-nous que ces incohérences apparaîtront naturellement. Dès qu'une personne s'améliore dans un domaine, d'autres doivent être mis à jour. Lorsque l'on *cachérise* une assiette, l'autre ne l'est peut-être pas encore. Si cela c'est être hypocrite, alors nous ne pourrions pas nous permettre d'essayer d'être parfait, jusqu'à nous le soyons effectivement !

Bien sûr, il y a une limite au degré d'incohérence qu'il est permis d'avoir. Lorsqu'une personne dit qu'il ou elle est l'archétype de la vertu et un modèle de perfection, comme si le travail avait déjà été fait, se félicitant d'erreurs personnelles ou en transformant les faiblesses humaines en idéaux, alors là, oui, cette personne mérite d'être appelée hypocrite, au sens moderne du terme.

Un vrai hypocrite a tort deux fois : une fois en prétendant être parfait, une fois en n'essayant même pas de s'améliorer. Ainsi lorsque nous faisons un bilan honnête de qui nous sommes durant ces fêtes, il est important de ne pas feindre la perfection, mais il est tout aussi important de ne pas tomber dans le désespoir.

Il est indiscutable que dans le domaine de notre comportement avec autrui, *bein adam léhavero* (dans la terminologie traditionnelle), nous devons viser la perfection morale, même si c'est pour ne jamais l'atteindre. Et ce sera le cas. Nous ne l'atteindrons jamais. Ce n'est pas pour autant qu'il nous faut y renoncer. Cependant, dans les questions rituelles, *bein adam lémaqom*, nous devrions essayer d'être aussi sérieux que nous le sommes avec les lois éthiques. Nous devrions viser aussi haut. La seule différence est que nous ne devrions pas condamner si rapidement ceux qui sont incohérents.

Soyons des cochons *casher*. Soyons incohérents... de façon cohérente !

Par exemple, la tradition nous dit que tous les juifs doivent donner 10 % de leurs revenus à la *tsedaqa*. C'est ce qui est dit. Si quelqu'un donne 7 %, dit-on qu'il n'a pas donné à la *tsedaqa*? Bien sûr que non !

Il est temps de valoriser l'observance partielle des rituels de la même manière que nous valorisons un don de 7 % à la *tsedaqa*. C'est quand même de la *tsedaqa*. Et de la même manière, le poulet *casher* qu'on amène dans une maison pas *cashère*, l'est toujours, lui. Et la personne qui l'a amené est un juif qui se sent concerné, peut-être quelqu'un qui justement, essaye de devenir un meilleur juif. Le juif qui allume les bougies le shabbat et qui ensuite va au cinéma, garde, d'une certaine façon, le shabbat. Une personne qui amène son enfant à l'école et vient ensuite à la synagogue pour les dix dernières minutes de l'office, le *kiddouch* ou le repas, est

Shomer Shabbat, quelqu'un qui observe le Shabbat, en tous cas cette semaine là, parce qu'il a reconnu la sainteté du shabbat dans sa vie, au moins un petit peu.

Etre juif est une lutte (le mot Israël veut dire littéralement « l'homme qui lutte avec Dieu ») ; il nous faut lutter, même si cela veut dire faire des compromis difficiles. Nos vies sont pleines de décisions juives difficiles à prendre. Ainsi mon conseil rabbinique est de lutter et de faire des compromis. Des compromis extrêmes, mais dans tous les cas ne faites jamais en sorte que le judaïsme vienne en second, derrière quoi que ce soit d'autre. La tradition juive peut faire des compromis, mais il ne faut jamais accepter qu'elle perde.

Pour certains, cela peut vouloir dire suivre tous les guides du mouvement Loubavitch pour chaque moment de la vie, mais pour d'autres, cela peut vouloir dire manger du saumon et des bagels ou des fricassées et de la boukha ou même un hot dog pas *casher* sur de la *matsa* pendant la semaine de Pessah. Pour quelqu'un qui ne peut physiquement pas jeûner à Kippour, cela peut vouloir dire ne pas parler pendant 25 heures, un « jeûne de mots » en quelque sorte. Ou cela peut être dire le *Shéma* tranquillement dans votre lit chaque soir, en vous endormant, sans rien dire de votre pratique à qui ce soit.

On a un jour demandé au philosophe Franz Rosenzweig s'il portait les *téfillines*. La réponse qu'il a donnée, il y a plus d'un demi-siècle, résonne aujourd'hui encore plus qu'hier : « pas encore ». Et être un cochon *casher* signifie dire « pas encore » aux choses, tout en continuant à tendre vers ce moment futur.

Je suis conscient que le danger du « pas encore » est que seul, il crée de l'inertie. Nous abandonnons trop facilement plutôt que d'y aller peu à peu.

Cependant, ce Rosh Hashana... pourquoi ne pas accueillir le cochon *casher* qui est en vous. Prenez le shabbat par exemple. Imaginez comme vous pourriez faire de vos samedis de vrais Shabbat pour vous et votre famille ! Pour moi, il n'est pas nécessaire de changer radicalement votre mode de vie, de rejeter toute intrusion et toute activité pour démarrer une relation à votre judaïsme qui soit plus profonde ; il arrive que réduire un seul de nos actes soit bénéfique.

Un cochon *casher*, cela pourrait être de créer les conditions qui permettent le changement.

Eteignez la télévision, et il se peut que vous finissiez par lire ce livre que vous avez toujours voulu lire. Oubliez le téléphone, le blackberry, votre profil facebook ou vos emails, et vous pourriez fini par passer plus de temps à parler à table avec votre famille et vos invités. Même quelque chose d'aussi simple qu'allumer les bougies le

vendredi soir : imaginez la façon dont vous pourriez être relié à toutes les autres familles de notre communauté qui allument les bougies à la même heure – ou dans cette merveilleuse ville, ou même aux juifs partout dans le monde. Ne vous inquiétez pas de savoir si vous faites ça bien ou mal, ou si vous avez l'impression de jouer ou d'être un acteur sur une scène. Ce qui compte, comme dit la publicité, c'est de le faire : « *just do it !* »

La vérité, c'est que la plupart d'entre nous ne sont pas fondamentalement opposés à l'idée de faire les choses de manière plus juive. C'est juste que nous avons tellement l'habitude de faire à notre façon. Nous faisons les choses comme nous les avons toujours faites. Nous nous retrouvons à faire ce que nous faisons, parce que c'est ce que nous savons faire. L'inertie ne se renverse pas facilement.

Une partie du problème vient du fait que nous nous donnons pas le temps d'imaginer d'autres façons de vivre. Aussi, si Roch Hachana a quelque chose à nous dire, c'est l'idée que Dieu nous a donné un cadeau. Dieu nous a donné cette période de l'année pour être créatifs, pour rêver, pour imaginer qui nous avons été et qui nous devrions être, pour visualiser d'autres manières de vivre nos vies. Roch Hachana nous donne l'occasion de faire un pas, aussi petit soit-il, dans une autre direction.

Ce soir est un nouveau début. Nous avons l'opportunité de réécrire notre propre histoire en écrivant des chapitres qui rehaussent, qui recadrent ou qui modifient des chapitres précédents – peut être même jusqu'au point de nous racheter.

Et, pensez-y, tout ça peut commencer en acceptant un cochon *casher* !

Shana Tova

Rabbin Tom Cohen

(merci à Josh Hammerman, Pauline Bebe et Aaron Rubinstein)

(traduction : Olivier Delasalle)